

## Chapitre III

### Résurrection du mot

**Algérie, Tunisie, Égypte, Yémen, Libye, Iran etc... tels les ex-pays du bloc de l'Est, les vieux systèmes et partis politiques uniques, théocratiques, sortis de l'après guerre et de la décolonisation, fissurés, s'écroulent les uns après les autres par corruption, sénilité et épuisement.**

**Révolte, soulèvement, insurrection, révolution  
Démocratie, liberté... ?**

Le 2 février 2011, la place Tahrir au Caire a été le théâtre d'un dispositif analogue à celui de la place Bellecour du 21 octobre 2010. Ce 2 février, la place Tahrir est occupée par des milliers d'individus, hommes et femmes révoltés, restés après la manifestation de la veille qui avait rassemblé plus d'un million d'individus. Les revendications : le départ immédiat de Mubarak, chef de l'État depuis 30 ans, mais aussi de la liberté, de la démocratie, des élections et une nouvelle constitution. Si l'armée avait « *garanti la protection des manifestants* » le 1<sup>er</sup> février, elle donna l'ordre le lendemain aux occupants de libérer la place afin que « *le pays retrouve la normalité* ». Mais très tôt ce matin du 2 février, une déferlante de manifestants anti-gouvernementaux vient rejoindre les occupants de la veille, ceci toujours pacifiquement. La place était alors comble lorsque, étrangement, l'armée laissa entrer sur la place les manifestants pro-gouvernementaux venus en découdre, puis elle se retira. La violence des combats ne cessera plus tout au long de cette journée et pendant la nuit qui suivit. Le lendemain, le 3 février, sans que le face à face ne soit interrompu, il est dénombré de sept à huit morts et environs 1000 blessés.

Si nous parlons d'un dispositif analogue à celui mis en place à Lyon place Bellecour, ce n'est pas en termes de durée ni de nombre de manifestants, mais en ceci que la place Tahrir fut pareillement tenue fermée par les pro-gouvernementaux, —que sont, dans l'ensemble, la police, les forces de sécurité en civil et autres hommes de mains et voyous payés—. Une place close où personne ne pouvait ni sortir ni entrer. Et de longues heures d'un harcèlement violent (jets de pierres, tirs d'armes à feu, cocktails Molotov) par les hommes de mains du pouvoir, à l'encontre des révoltés anti-gouvernementaux qui ont riposté avec des jets de pierres et érigé des barricades.

Ce dispositif était un match de boxe avec KO pour les plus irréductibles des révoltés, avec l'armée pour seul arbitre, comme le démontrent toutes les apparences. KO pour les plus irréductibles, ce qui signifie la fin de la révolte, la fin du mouvement de la démocratie, en opposant violemment la réaction aux révoltés.

On parlera alors de guerre civile (comme à Lyon), là où il ne s'est agi que d'une opération violente de répression puisqu'il s'agissait de policiers et de services de sécurité *encivilisés* que l'on a laissé, en toute sympathie et intentionnellement, s'affronter aux manifestants. —Dans l'après-midi du 2 février, la tentative de vider la place Tahrir par ces contre-manifestants fut appuyée par la participation et l'intrusion sur la place d'un groupe d'une centaine de cavaliers (des policiers en civil) à cheval et en chameaux, armés de bâtons, de couteaux et d'épées, pensant probablement qu'à leur vue les révoltés fuiraient comme une poignée de moineaux. Les faits furent tout autres, c'est en moins de deux minutes que les cavaliers durent détalier, à pied, ayant été désarçonnés, sous les pierres et la correction données par les révoltés.—

Le 3 février, les insurgés sont toujours sur la place Tahrir, aussi déterminés que courageux face à la réaction de l'ancien régime de Mubarak, et du monde occidental ; et face à l'abandon, calculé, et à la supercherie de l'armée, même si celle-ci a tenté de refaire surface dans un simulacre de protection. Mais la démocratie n'est pas la « *protection du citoyen* » (cette « *démocratie sécuritaire* »), c'est le contrôle permanent par les « citoyens » de tous les pouvoirs et de l'ensemble

des décisions prises par la base de la société que ce soit en Tunisie, en Égypte ou ailleurs. La « *démocratie sécuritaire* » appliquée en Égypte est elle aussi un procédé de contrôle des masses et des individus, fondée sur la peur du terrorisme comme des épidémies. C'est de l'ordre qui cache tous les désordres dominants.

En Tunisie et en Égypte, la perspective reste bien courte, elle reste dans la même forme, celle d'un capitalisme spectaculaire indépassable.

Mais malgré tout, ces révoltes ont la qualité d'éclairer le monde : il est possible de mettre à mal un régime et un ensemble de *dispositifs sécuritaires* qui ferment ce même monde à tout changement. Elles éclairent notre époque en (dé)montrant que l'Histoire peut ressurgir —en 2001, l'Algérie a été révolutionnaire dans tous les aspects de ses critiques, ce que tous, y compris les médias, ont tu et taisent encore—. Ça n'a pas empêché le pouvoir et ses relais en Égypte d'interdire les journalistes —par intimidation, lynchage, kidnapping, emprisonnement, expulsion— d'exercer ou de continuer leur travail et la diffusion d'images, par crainte d'une propagation de la révolte et d'une politisation des masses du monde « Arabe » (et du monde entier, et notamment, pour la France, la crainte d'une politisation des masses et des individus dans ses banlieues et hors d'elles). De politiser les masses et les individus au Maghreb, hors du théâtre de la place Tahrir, les grèves surgissent.

Notre époque s'ouvre et réaffirme une perspective autre, une perspective qui ne semble pas entrer pas dans l'échiquier gauche-droite et ses variantes ultras et gauchistes. Cet échiquier, cette « *démocratie représentative* » de l'Assemblée nationale, est une obsolescence majeure liée à une époque révolue, et n'a plus de sens, nous le constatons chaque jour. C'est ailleurs que les choses se jouent, sur les questions d'autonomie et de l'individu dans un nouveau dessein social.

Lyon le 3 février 2011.

## **Le dispositif à l'époque de sa reproductibilité technique**

« Tous les efforts pour esthétiser la politique culminent en un seul point. Ce point est la guerre (...), et la guerre seule, permet de fournir un but aux plus grands mouvements de masses sans toucher cependant au régime de la propriété. Voilà comment les choses peuvent se traduire en langage politique. En langage technique, on les formulera ainsi : seule la guerre permet de mobiliser tous les moyens techniques de l'époque actuelle sans rien changer au régime de la propriété<sup>1</sup>. »

Walter Benjamin.

### **Champ et contrechamp**

C'est une situation proche de 1939, dont date cette version de *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* de W. Benjamin : sans être exactement la même, sans être tout à fait autre. Il y a eu depuis des changements quantitatifs, avec l'avènement de la télévision, l'explosion de la publicité, avec l'ordinateur et l'internet démocratisés, avec le téléphone portable multifonctions photo, vidéo, etc. Cet ensemble de techniques de reproductibilité ont fusionné en un seul outil, démocratisant ainsi l'information, dans le pire comme dans le meilleur, mettant le cinéma classique en crise, transformant le regard et la perception du monde unifié techniquement, liquidant tous les anciens rapports et les liens sociaux, le social ayant implosé en une multitude rapports isolés, médiatisés par les technologies, en des sortes de collectifs sans puissance. Parce qu'un monde sans passé, coupé de l'histoire, crée de toute pièce l'illusion d'une « *génération spontanée* », avec cet autre paradoxe d'être délimité et fixé par ce qui n'est pas, c'est-à-dire « *issus d'un futur* ». Le monde doublement clos inverse l'idéologie, qui ne va plus « *vers les lendemains chantant* », mais d'un « *futur qui viendrait à nous* ». Construction mécanique pêle-mêle d'irréalité et de réalité et où le réel disparaît dans le désordre et le désarroi, dans l'individualisme et le repliement sur soi et où toute forme d'autoritarisme ou totalitarisme en sortent vainqueurs, puisque rien ne peut plus lui

---

<sup>1</sup> Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris 2009, Folioplus philosophie,

résister.

Mais « ce vainqueur-là » ne l'est plus, dans la mesure où il n'est plus seul maintenant. Car *nous commençons peu à peu à savoir ce dont nous ne voulons plus*, et même si *ce que nous désirons par-dessus tout* se manifeste en terme de manque et d'abstraction, tel que la *liberté*, apparaissent néanmoins des *espaces multiples appropriés à la démocratie des formes de vie, à leur autonomie sans condition. Une politique de l'être en relation*. On cherche d'abord la forme. —*C'est bien le désir d'une refonte totale du mode d'existence humain qui résonne au travers des revendications actuelles, c'est le sentiment profond d'un mode de civilisation périmé qui s'exprime au travers de ce combat*. Frédéric Neyrat<sup>2</sup>.

Ceci dit au regard de l'épicentre de ce tremblement de terre qui fait tomber les vieux plâtres des édifices déjà fissurés, en Tunisie et en Égypte et ceux des pouvoirs théocratiques, et qui, « curieusement » dérange tant les Etats occidentaux. Certes des révoltes courageuses et dont la radicalité tient à la détermination, mais où finalement rien ne change, rien ne s'interrompt vraiment en profondeur ? Mais voilà les Tunisiens ont ouvert la brèche par où toute une région s'introduit, dont l'écho, l'onde de choc, pourrait retentir sur toute la planète et sur son monde périmé.

Deuxième dispositif et son contre-champ : le 5 février, la place Tahrir, le flot des voitures, les commerces, la nuée d'indifférence sont censés effacer la liberté qui s'y est matérialisée parce qu'elle y a été habitée —habiter c'est simplement la reconquête du pouvoir sur sa propre vie en relation, la séparation homme-femme tombent, des prisons se vident (il y a de nombreux prisonniers politiques, autant en Tunisie qu'en Égypte), certains évadés viendront rejoindre le mouvement—, cet autre temps, qui n'abolie pas tout des dispositifs, des femmes seront violées, on parle d'actes de la police introduite dans la place.

Mais rien ne change tout en amenant un *trouble* certain dans le monde. Et c'est là, probablement l'aspect le plus *négatif* pour le monde actuel, une tension vers une politique de l'être en relation, vers une autonomie sans condition, tant qu'ils seront *collectivement* sur la place Tahrir, *place de la Libération*. Tension, au plus proche, moins de séparation entre les individus, collectivement, sans les dispositifs qui occultent la *sensation du monde*, pour ceux qui veulent franchir les limites ou sentent qu'il faut sortir du « rêve » —ce qui ne signifie pas : sortir de tout cauchemar—. Dans son journal, Tolstoï l'exprima ainsi : *j'ai essuyé la poussière de mon divan et je ne puis me souvenir si je l'ai bien épousseté... Donc, si je l'ai fait, c'était inconsciemment. Si quelqu'un de conscient l'avait vu, il aurait pu se le remémorer... Et toute notre vie s'écoule dans l'inconscience, elle semble d'un bout à l'autre ne pas avoir existé*. Nous voyons la place Tahrir, comme l'on est dans un univers pauvre et clos. Nous ne sentons pas le monde dans lequel nous nous trouvons. De même que nous ne sentions pas avant la place Tahrir, la *place de la Libération*, qui maintenant s'incarne, même pour un instant, dans les consciences et pas seulement celles des révoltés d'Égypte.

De ce point de vue, on ne parle plus de nation ou de région, c'est le monde qui se voit. Et le Spectacle pour qui toute démocratie posée par la rue est dangereuse, pour qui mieux vaut une dictature pour protéger la « démocratie » de l'islamisme (par exemple). Pour le Spectacle-médiatique, les sujets, sujet après sujet, s'effacent remplacés et clos par un nouveau sujet. L'Algérie après la Tunisie et après l'Égypte, où le Spectacle est le plus installé, question de géopolitique. Et dans les coulisses, les pouvoirs nationaux et internationaux marchandent, caressent les révoltés, comme le disait Victor Chklovski, au début du XX<sup>e</sup> siècle, « *ils se serviront de nos noms pour opprimer les générations à venir. C'est ainsi que l'on fait des conserves* ».<sup>3</sup>

### Une déréalisation totale

La société mécanisée, fonctionne et répond mécaniquement, tel le disque dur de l'ordinateur, ce dispositif qui “autonomisé”, où personne n'est *plus* responsable, où l'on “sait” tout du futur, mais

<sup>2</sup> Lyon octobre 2010. Source : <http://multitudes.samizdat.net/Automne-sous-helicoptere>

<sup>3</sup> Victor Chklovski, *La marche du cheval*, Paris 1985, Champ Libre.

étrangement rien du présent réel. Ses défenseurs, renseignés, du moins pensent-ils l'être, sur l'histoire des idées, l'histoire des luttes et des bouleversements sociaux, croient pouvoir maîtriser, voir conjurer<sup>4</sup>, toute contestation et la situation instable du monde pris dans des crises et catastrophes multiples. Nous prenons la Belgique comme témoin en matière de crise, qui bat tous les records de fonctionnement sans gouvernement, et démontre ainsi qu'un ordinateur peut parfaitement remplacer un « gouvernement ». Quant au résultat, il n'en sera pas moins catastrophique.

Les éléments réactionnaires se disputent pour mener les changements qu'ils pensent devoir, et surtout pouvoir, pour engager la « modernité » de cette société du « futur » qui abolit le présent, « Modernisme » ou postmodernité, qui voudraient désolidariser d'une partie de la morale en contradiction avec ce qui est entendu du développement des techno-sciences techno-etc, que cette « modernité » ou postmodernité mécanique, souhaite volontaristement, et, si attachée à son idéologie du progrès —qui comme l'on sait, est néfaste à l'homme mais bonne aux machines—. Se défaire des éléments en désuétude d'une morale, vus comme un empêchement au progrès d'une société mécanisée qui voudrait faire définitivement sauter les barrières qui entravent encore sa scission d'avec le vivant, à une époque où tant de moyens de réification ont été libérés, où tant de procédés et moyens techniques ont été renouvelés, sans pour autant pouvoir les utiliser et les appliquer officiellement en vue de cette scission définitive. *Fantasma dell'antica via*, fantasma d'une domination qui, par la falsification totale de la nature, protégerait absolument du vivant, un vivant en exil ou asservi, par les techno-sciences, bionique, biométrie, nanotechnologies, et sa bioéthique où l'« *enfant médicament* » fait le plus fantasmer. Mais entre le réel et le fantasmé, il y a encore un fossé profond.

Telle la « campagne anti-rom » française de l'été 2010. Elle fut dérisoire, une puissante machine qui tourna à vide<sup>5</sup>. Ce qui peut surprendre est la disparité criante entre les moyens gigantesques, policiers et techniques, de répression anti-rom, de même dans le dispositif à Lyon (le 21 octobre 2010<sup>6</sup>) et la réalité numérique d'une manifestation. Ou dans ce « reportage » les moyens techniques mis en œuvre: *Ce [8 février 2011, le 20 heures de TF1] a diffusé un reportage de dix minutes sur [le quotidien des soldats américains en Afghanistan face aux Talibans]. (...) TF1 a bien eu conscience que le reportage diffusé dans son 20 heures n'était pas comme les autres. Tout d'abord par sa durée : près de dix minutes là où les reportages plafonnent d'habitude à deux minutes seulement. Mais ensuite par les images qu'il montre [d'une extrême violence]. (...) Pourtant, on se retrouve devant un mélange des genres étonnant. Ainsi, des séquences sont accompagnées de musiques qui appuyent le propos. On se retrouve devant un véritable petit film, (...). Le réalisateur du sujet utilise d'autres artifices propres à la fiction comme le split screen que l'on retrouve dans "24 heures chrono" ou les gros plans sur les regards que n'aurait pas reniés Sergio Leone. Encore plus surprenant, des images filmées depuis les soldats rappelant incontestablement le jeu vidéo Call of Duty [jeu de guerre]. Alors que l'objectif avoué est bien de montrer une réalité du terrain, on se retrouve dans le monde du cinéma et des jeux vidéo. (...) Du jamais vu ? Du sensationnel ? (...) Ces cris d'horreur, la peur panique des autres et ce reporter qui continue de filmer, figé, glacent le sang. Place à l'émotion par rapport à l'information<sup>7</sup>.*

Au « vivre le futur » s'oppose le vivre au présent, la véritable information de l'émotion.

<sup>4</sup> Au sens d'écarter les esprits malfaisants.

<sup>5</sup> *Tout le monde sait que les expulsés peuvent revenir en toute légalité, mais ce choix de démanteler les « campements illégaux », comme en Italie, est significatif : c'est la liberté de choisir où et avec qui on veut vivre qui est réprimée, au contraire des grands campements « légaux », organisés par les institutions, les villes, où justement il y a plus de risques de conflits intérieurs et qui sont aussi, et surtout, des dispositifs de contrôle* (note de Paola Ferrari).

<sup>6</sup> Moins de mille personnes, donc cinq cents prisonnières sur la place Bellecour. Les institutions policières de la région (école de Police, Police scientifique) furent elles aussi mises à contribution sur et autour de la place Bellecour (relevés d'empreintes et récolte d'ADN sur les pierres et autres objets ayant été touchés par les « casseurs »).

<sup>7</sup> Arnaud Morisse, « Images choc : fallait-il les diffuser ? », *Premiere.fr*; consultable sur [http://tele.premiere.fr/News-Videos/VIDEO-Images-choc-du-20h00-de-TF1-Fallait-il-les-diffuser/\(gid\)/2501430](http://tele.premiere.fr/News-Videos/VIDEO-Images-choc-du-20h00-de-TF1-Fallait-il-les-diffuser/(gid)/2501430)

## Fabriqué du futur, ou, demain c'est aujourd'hui

Une « société » qui sait qu'elle n'est plus tout à fait la même, mais qui sait qu'elle n'est pas encore comme elle se « rêve » et se fantasme, une intelligence mécanique coupée du sensible, ne jure que par les moyens technique pour répondre à tous ses problèmes. Ce fantasme du capitalisme spectaculaire mécanisé qui se révèle par ses dispositifs (notamment celui de la Place Bellecour, ou celui défensif de la Place Tahrir), révèle que ce Spectacle se fissure et la violence, les mensonges, les manques finissent par créer une sorte d'immunité. Que ne comble plus la publicité quotidienne, cet autre dispositif omniprésent et machine de déréalisation par son langage scénarisé (comme cette récente réclame, « *c'est comme si on était dans le futur. On est dans le futur !<sup>8</sup>* », ou cette autre



publicité pour une automobile *née du futur*). Des dispositifs qui mobilisent toujours plus de moyens techniques conséquents pour donner l'illusion de dominer la pensée et les désirs par une fiction : invention d'un *Temps* d'un monde clos, dédié à la production post-moderniste qui n'a pour seule particularité celle que d'être dictée du « futur ». « Futur » qui bien entendu n'est accessible que par la consommation du « top », et rendrait inaccessibles et inexistantes toutes autres perspectives et points de fuite.

Où sont les points de fuite ? Ces idées, ces autres perspectives, qui donnent un corps à la pensée, qui bouleversent le monde, qui rendent désirable un changement. Aujourd'hui, ces points de fuites « classiques » ne servent hélas que d'illustration. Mais alors, où sont les nouvelles perspectives et les nouveaux points de fuites ?

Dans une vitrine de Lyon, sur le tee-shirt du mannequin : “*Future is now*”, le futur c'est maintenant.

Ils sont ailleurs, autre part que la fiction « futuriste », c'est-à-dire sur le terrain du réel, une présence commune, ou comme le dit Frédéric Neyrat, *une politique de l'être en relations*, qui se manifeste par différentes attitudes, plus ou moins voyoutes et belliqueuses, plus ou moins contestataires, voir parfois révolutionnaires

—Algérie en 2001 (révolte venue de Kabylie qu'Alger n'a pas rejoint), révolte des banlieues françaises en 2005, la Grèce depuis 2005, l'anti-cpe en 2006, et aujourd'hui avec la Tunisie, l'Égypte, l'Algérie, le Yémen, la Libye—. Toute un refus envers la production destructrice d'une société qui, déjà avec l'effondrement du social, produit sa propre négativité.

Mais à chaque fois, ce même constat : ces contestations, plus ou moins spontanées, se heurtent au même mur, celui du dispositif intégré à l'être qui s'interdit de sortir des frontières.

<sup>8</sup> Cette publicité, dont nous ne parlerons ni de l'objet ni de sa stupidité, montre que la finalité, l'aboutissement du rêve humain de deux millions d'années d'histoire de l'humanité serait de faire entrer l'ordinateur dans la télévision.

Tout démontre que ce qu'on nomme encore le « social » ne l'est que dans sa forme passée, dans ce qu'il n'est plus, tout comme ont pratiquement disparu les liens qui cimentaient et faisaient le « social ». Celui-ci pourtant ressurgit ici et ailleurs, agissant dans diverses formes et fronts, sans lien apparent, comme autant d'îlots de vie au quotidien, et des moments de refus ou révoltes. De même que ce *social*, qui n'est plus tel qu'il fut, avait déjà implosé en de multiples formes de mise en commun qui se font et se défont, en de multiples formes d'intérêts particuliers aussi, sans lien entre elles, souvent en contradiction les unes avec les autres. A implosé en individualités et en individus isolés, en masses d'indifférences. Que faire ? Que faire de cet individu, de cette individuation ? Chacun partiellement et isolément y répond, et parfois, collectivement et diversement, se manifestent des pôles de résistance, *dans une forêt de repliements sur soi*. Des réponses pratiques comme des recherches provisoires, et d'abord dans leur forme, sur des questions sociales anciennes et nouvelles, chercher les liens où le reste apparaît dérisoire.

Il y eut dans l'histoire des structures-liens pour habiter ce point de fuite, la « romantique spontanéité » : les Internationales, les partis, les syndicats, les avant-gardes. Aujourd'hui il n'y a plus rien de tout cela. Il n'y a dans la balance comme désirs que opium ou fuite. Religion-marchandise ou fuite, ce qui d'une certaine façon revient au même. Mais voilà, nous avons besoin de *désir*.

Cet autre temps, qui n'abolit pas tout des dispositifs, qui n'abolit pas magiquement l'ordre social établi et les rapports de domination (des femmes et des hommes ont été violentés sur la place Tahrir : actes de la police introduite dans la place mais aussi horreurs d'opportunistes crapules), mais qui participe grandement à amoindrir et à dénigrer, parce qu'il sublime autre chose et le possible d'une autre.

### **Le capitalisme Spectaculaire s'est suffisamment aliéné à lui-même pour être capable de vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique**

« La guerre (...), en ce qu'elle a d'atroce, se définit par le décalage entre l'existence de puissants moyens de production et l'insuffisance de leur usage à des fins de production (autrement dit, le chômage et le manque de débouchés). *La guerre (...) est une révolte de la technique, qui réclame, sous forme de "matériel humain", la matière naturelle dont elle est privée par la société.* »<sup>9</sup>

La « société » qui domine la nature techniquement, veut dominer l'individu, l'être et le monde de la même manière, avec les mêmes moyens, en vue de les rendre assez dociles pour accepter le monde clos à tout autre projet que lui-même. Le « futur » lui confère un but-bonheur, et pour y parvenir il s'agirait simplement de volonté, puisque les techniques, les nouvelles technologies sont, seraient, suffisamment avancées pour ce bonheur là, en l'accompagnant de servitude volontaire. A moins que, pour accéder à cet état où tout opium analgésiant n'agit plus, il faille nous habituer à une guerre virtuelle mais permanente, et déjà disponible comme *divertissement* qui, dans le même temps solidifie chacun dans cette idée, par la confusion et le rapprochement d'une guerre tantôt réelle tantôt factice (guerre en Afghanistan et jeu vidéo *Call of Duty*<sup>10</sup>). Le monde s'embrase tel un jeu de guerre, sans ne plus pouvoir distinguer le réel du virtuel. N'y sommes-nous pas quelque part sur cette trajectoire ? La guerre, cette révolte de la technique qui réclame, sous forme de « matériel humain », la matière naturelle dont elle est privée par la société. Cette « matière humaine » se révolte et réclame tout ce dont elle est privée, et en premier lieu de la vie et d'elle-même en tant que sujet de l'histoire, en tant qu'être qui dispose librement de soi.

### **Troisième dispositif, la « révolution » ou l'escamotage de la réalité du soulèvement**

Le 11 février, Mubarak annonce son retrait et son départ des affaires de l'État d'Égypte. Liesse sur la place Tahrir et dans toutes les rues du Caire qu'une foule immense vient d'investir. Liesse sur toute l'étendue du pays. Ces mêmes masses qui n'ont pas investi les villes d'Égypte avant surgissent

<sup>9</sup> Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, idem, p.53.

<sup>10</sup> Voir l'article ci-dessus de : Arnaud Morisse, « Images choc : fallait-il les diffuser ? »

maintenant. Sur la place Tahrir, les caméras de la chaîne Aljazeera, qui n'ont cessé d'encadrer la place en prises de vues plongeantes pratiquement fixes, telle la vidéosurveillance, saisissent le moment *Historique*, la *Révolution populaire* en cours, le *jour de grande joie*<sup>11</sup>. Et si le Spectacle parle tant de *Révolution*, de moment *Historique*, c'est simplement pour que le soulèvement autonome ne s'étende pas et ne fasse pas *LA* révolution, ni ne marque l'histoire de son propre sceau. Coup d'arrêt à la révolution en fabriquant la *Révolution*<sup>12</sup>, achever ce mouvement autonome en escamotant sa réalité, en produire une autre et l'« idée de révolution », celle où ce soulèvement autonome ne pouvait à ce moment aller.

Sur la place, toutes les installations, les tentes, la sono sont démontées pendant la fête même, et le lendemain matin « *la place est nettoyée par l'armée et les gens qui viennent spontanément* ». Aljazeera peut remballer son matériel.

Contrairement à la place Bellecour qui a été une expérience nouvelle de fabrication totalement policière et où les manifestants n'avaient nullement l'intention de rester, ni de demander le départ de Sarkozy, à l'époque de sa reproductibilité technique, le dispositif concentré sur la place Tahrir a appliqué la reproductibilité de « la contestation », sa manipulation contre tout changement réel, avec les anciennes techniques policières et les dernières techniques de communication (vidéo, téléphone portable, satellite). Une mise en scène qui se sert et se greffe sur le réel, où les chars d'assaut se font protecteurs de la jeunesse porteuse de démocratie. A Tian'anmen, toute proportion gardée, l'armée fut innocente le jour, mais pas dans les coulisses, hors de vue.

L'aspect politique de la révolte de la place Tahrir vaincu ? Contre les dispositifs de contrôle: Un Libyen répondra une semaine plus tard : *No control over our lives !*

Chaque moment de contestation, chaque moment de mise en commun d'un espace reconquis, rencontre et aborde les sujets de la séparation qui retiennent l'individu isolé dans la demeure du malheur avec la religion et la marchandise, l'opium qui aliène mais qui permet aussi de supporter l'insupportable. Et quand vient à manquer le puissant analgésique, quand celui-ci ne fait plus d'effet, alors ces moments percent des secrets, qu'ils découvrent selon leurs propres règles, leur loi interne qui constitue déjà en soi une échappée aux dispositifs en général où le vrai et le faux se confondent pour faire de la vie une fiction, une vie soumise à ce qui n'est pas. Les individus pour se mettre en lien se saisissent des techniques de communication, c'est une évidence, pour *la rencontre sans médiation* où la seule question, en suspension, est probablement celle de savoir comment *rendre désirable la transformation du monde*, et cette question répond à l'ensemble des dispositifs qui retiennent la porte, ouverte, fermée.

La sentinelle est en bas : Salut aux révoltés de Tunisie, d'Algérie et d'Égypte, Yémen, depuis la liste des révoltes s'est élargie : Libye, Maroc, Iran, Bahreïn, Jordanie). Aux possibles remis en jeu.

Lyon, janvier-février 2011.

Un opposant à Bahreïn : Vous nous avez volé nos rêves !

Le mur face à l'Europe qui ferme toute l'Afrique, et s'étale de la Mauritanie à l'Égypte via le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Libye. Mur ou dispositif qui tout en laissant passer pétrole, diamant, uranium etc, a été largement ébréché par les révoltés. Horreur et crainte de l'Europe de voir une déferlante humaine débarquer sur son sol. Ce mur de nouveau devra être redressé avec le soutien très actif de tous les États d'Europe, quand déjà sur les côtes italiennes quelques bateaux tunisiens viennent s'échouer où aux « naufragés immigrants » se mêlent de faux clandestins avec de vrais

<sup>11</sup> Ce sont les mots de la quasi-totalité des gouvernants et journalistes dans le monde.

<sup>12</sup> Pour des raisons de santé, Mubarak devait quitter son poste de chef de l'État, ceci était prévu bien avant les révoltes de Tunisie, et bien avant celles d'Égypte. Et le 17 février, l'ex-président de l'État de Tunisie Ben Ali, en exil, est mourant.

fonds des ex oppresseurs, qui ont fait des affaires, entre autre, avec les camps de réfugiés placés derrière ce même mur méditerrané-européen.

*Terra, Réseau scientifique de recherche et de publication*, décembre 2004. Article de Helmut Dietrich, Le front du désert : des camps européens de réfugiés en Afrique du Nord. Résumé : « Cet article retrace les modalités de création en Afrique du Nord des prisons de réfugiés et d'immigrants, appelés centres off-shore, éléments de l'europeanisation du contrôle des migrations. S'appuyant sur les récents développements en Europe notamment en ce qui concerne les relations de l'Allemagne et de l'Italie avec la Libye, l'auteur met l'accent sur le lien entre les accords de contrôle militaire, économique et d'immigration entre l'Union européenne et les pays tiers et montre l'effet dévastateur que ces accords ont sur les immigrés et les réfugiés pris au piège de la militarisation des frontières extérieures de l'Union européenne. »

Extrait :« Le contrôle militaire et le contrôle de l'immigration, l'agenda en matière de politique étrangère. La troisième raison pour laquelle Schily et Pisanu sont intéressés par le désert libyen est sa nature militaire, intimement lié à la fortification des frontières, à la politique de camp et à la production du pétrole et du gaz : l'économie allemande associe ouvertement ses objectifs économiques en Afrique du nord et au Moyen-Orient avec finalités militaires, parce que les marchés en question sont vus comme « présentant des risques spéciaux de sécurité ». C'est pourquoi le 11 février 2005, l'association fédérale pour l'industrie allemande et l'association fédérale des banques allemandes a lié sa « Conférence sur le financement de la reconstruction de l'Afrique du nord et du Moyen-Orient » à la « Conférence de Munich sur la sécurité » qui a lieu annuellement pour permettre aux pays occidentaux de coordonner leur politique et tactiques militaires. En février 2005, la politique étrangère communautaire a rejoint la politique communautaire sur les réfugiés ainsi que la politique militaire et économique en méditerranée et au Moyen-Orient. »